

Alessandro Sciarroni, *mouvement perpétuel*

PHILIPPE NOISSETTE

Projet au long cours imaginé par Alessandro Sciarroni, *Turning* interroge notre perception de la rotation. Une écriture du mouvement qui se conjugue au présent.

Tourner. S'épuiser. Reprendre. On pourrait ainsi résumer l'approche du chorégraphe et performer italien Alessandro Sciarroni dans son projet *Turning* qu'il décline en formes multiples. Mais ces quelques mots ne sauraient rendre compte de l'effet – quasi hypnotique – produit par cette gestuelle. Tourner, mais après? Sciarroni développe une science de la perte, un jeu de (dés)équilibre qui porte la danse au delà du minimalisme. Le point de départ de l'ensemble est un projet intitulé *Migrant Bodies* dans lequel Alessandro Sciarroni étudiait les migrations des animaux et des humains. « Au Canada nous avons été témoins de certaines migrations importantes comme celle de saumons ou des oies » se remémore Alessandro Sciarroni. « Et j'ai réalisé que les trajectoires de la plupart des migrations sont basées sur un mouvement circulaire. Dans le projet *Migrant Bodies*, j'ai testé ce mouvement sur mon propre corps. Puis, j'ai essayé ce travail sur et avec un groupe de personnes à Lyon, à Rome et à la Biennale de Venise. Chaque expérimentation est une version différente d'un même projet ». *Chroma*, la version solo, sera créé à Paris en avril 2017 – elle a pour titre *Chroma_don't be frightened of turning the page*¹ – tandis que la version « ballet » a été créée durant la dernière Biennale de la danse de Lyon. On a pu voir une ébauche de la première, un solo porté par Sciarroni lui-même qui joue des clairs-obscur, des formes détournées et de cet envoûtement propre à la transe. Dans la version pour ensemble, avec le Ballet de l'Opéra de

Lyon, Sciarroni révèle une écriture peut-être plus intuitive. « Je me suis demandé pourquoi «utiliser» des interprètes de ballet. Quel est le lien entre le *turning* et leur parcours? J'ai trouvé la réponse dans leur capacité, leur compétence à développer des figures classiques : fouetté, tours en l'air, tour à la seconde, entre autres. Ainsi au delà du challenge qui consiste à tourner sur soi-même sans fixer un point durant trente minutes, il est devenu très excitant également de comprendre comment ils pouvaient tourner en utilisant ces modèles classiques sur un temps relativement long ». L'intérêt a visiblement été partagé par ces interprètes déjà confrontés aux univers de Lucinda Childs, William Forsythe, Rachid Ouramdane, Anne Teresa De Keersmaeker ou Maguy Marin, soit autant d'écritures chorégraphiques différentes que de personnalités. Pourtant, c'est bien vers la grammaire académique qu'Alessandro Sciarroni a porté son regard. Et pour cause, le soliste de la danse classique tourne plus qu'à son tour. Les pointes même des ballerines, outre de grandir la silhouette, permettent des rotations virtuoses. Dans le sillage de créateurs comme Jan Fabre ou le duo Chaignaud/Bengolea, Sciarroni a donc fait du vocabulaire du ballet un terrain d'études. Mais alors est-ce que le *turning* libère le chorégraphe qu'il est? Ou ajoute à l'incertitude? « Il y a eu de la pression au départ car vous devez apprendre à contrôler les vertiges et l'équilibre. Ensuite c'est un voyage à propos de la liberté et du soin apporté à l'autre » répond Alessandro Scarrioni, conscient que la notion de « care » abordée ici renvoie aussi bien à la figure du duo ou de l'ensemble tels qu'envisagés par la danse, qu'elle soit contemporaine ou classique. « Vous devez être patient. La répétition de mouvements identiques engage l'effort de certaines parties du corps; par exemple, si vous tournez, vous utilisez seulement certains muscles et articulations et donc après quelques jours si vous ne prenez pas soin de vous, cela peut se traduire par des douleurs ou vous pouvez vous blesser, tout simplement. Cela affecte le processus de création car après un moment, tout tend vers cette recherche consistant à prendre soin de vous. Chaque jour, j'arrive au studio et je demande aux danseurs comment ils se sentent. On doit maintenir le corps dans de bonnes conditions. Donc les répétitions sont à propos de cela : prendre soin de son corps et des autres ».

Kristina Bentz, *TURNING_ motion sickness version*, création d'Alessandro Sciarroni, Ballet de l'Opéra de Lyon, 2016. Photo Michel Cavalca.





TURNING_motion sickness version, création d'Alessandro Sciarroni, Ballet de l'Opéra de Lyon, 2016. Photo Michel Cavalca.

Sciarroni n'a d'ailleurs rien trouvé de mieux que d'éprouver (ou s'éprouver) lui-même. *The migrant Bodies* était un projet européen – avec d'autres chorégraphes invités – et j'ai su dès le départ que je devais tester les recherches sur mon corps. C'était un peu frustrant au début car je ne me sens plus comme un *performer*. Je ne suis pas un danseur dans le sens où je n'ai pas besoin d'aller au studio tous les jours. Je n'ai pas besoin d'une pratique physique. Je suis un *performer* du genre nonchalant. J'ai besoin que l'on me pousse à interpréter mes pièces! Mais je dois dire que je suis content de m'y être forcé. Désormais, lorsque je tourne sur moi-même, j'ai l'impression de prendre soin de moi, c'est une merveilleuse pratique». Peut-on alors parler d'écriture? L'improvisation n'est-elle pas plus présente? Pour Alessandro Sciarroni, il y a toujours un pourcentage de composition en temps réel. « Normalement, nous créons des « modèles » et nous savons que nous allons les utiliser. Ce que nous ne savons pas c'est à quel moment nous allons les proposer, quel danseur va commencer la variation. J'aime travailler de cette manière pour que les interprètes soient présents et vigilants. Dans cette pièce, avec le ballet de l'Opéra de Lyon, c'était particulièrement compliqué car lorsque vous tournez ainsi il est presque impossible de voir les détails autour de vous. Vous voyez juste l'espace dériver et il est

impossible de se focaliser. Chaque variation est un changement dans la forme des bras qui va affecter doucement tout le groupe». Alessandro Sciarroni ne répond pas à la question de définir son langage chorégraphique. Ce n'est pas une fuite en avant. Il s'interroge juste sur sa discipline. Il se voit peut-être comme un migrant. « Migrer cela signifie également changer, évoluer vers quelque chose d'inconnu. Dans le monde actuel les migrations sont constantes: nous migrons de multiples façon dans les arts ».

Écrit sur base d'un entretien par email réalisé en novembre 2016.

1. À voir au Centquatre-Paris, *Chroma_Don't be Frightened of Turning the Page* d'Alessandro Sciarroni, du 6 au 9 avril 2017.

Derniers figurants d'une ville fantôme

À propos de **ZVIZDAL**
(*Tchernobyl – si loin si proche*),
collectif Berlin.

SYLVIE MARTIN-LAHMANI

Le point de départ des spectacles de Berlin se situe généralement dans une ville ou une région de la planète. Fondé en 2003 par Bart Baele, Yves Degryse et Caroline Rochlitz, le collectif anversois se caractérise par l'aspect documentaire et interdisciplinaire de son approche. Ensemble, ils ont entamé un cycle intitulé *Holocène*¹, avec les spectacles *Jerusalem*, *Iqaluit*, *Moscow*, puis le cycle *Horror Vacui* avec *Tagjish*, *Land's End* et *Perhaps All The Dragons*. C'est avec la journaliste Cathy Blisson qu'ils ont choisi de poser leur regard et leur caméra sur *Zvizdal* et ses deux habitants. Portait filmique, performance théâtrale sur multi-écrans... *Zvizdal* s'attache à l'existence de Nadia et Pétro, dans une banlieue de Tchernobyl. Inspirés par leur vie hors norme en terre contaminée, le groupe Berlin et Cathy Blisson ont réalisé un projet entre théâtre, installation et documentaire – d'une profondeur abyssale.

Cette création, qu'on a pu voir à Bruxelles dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts aussi bien qu'au Centquatre-Paris, pendant le Festival d'automne 2016, a laissé sans voix bon nombre de spectateurs. Touchés, émus, respectueux, affolés..., difficile pour le public de sortir indemne de ce récit tragique et réel. Impossible de ne pas être en empathie avec ce couple de vieillards du bout du monde, qui continue à vivre comme si de rien n'était, dans une nature étonnamment luxuriante. Robinsons Crusoe d'un cataclysme invisible (la radioactivité ne se décèle pas à l'œil nu), Nadia et Pétro vivent reclus dans un territoire abandonné des humains. C'est après plusieurs voyages en Ukraine que Cathy Blisson a rencontré (par hasard) ce couple incroyable qui vit dans la zone interdite de Tchernobyl. Critique dans les champs de la création contemporaine hybride, à la croisée des disciplines scéniques et autres arts visuels², Cathy Blisson connaissait la quasi-totalité des spectacles du collectif Berlin. Elle poursuit aujourd'hui un travail d'écriture en tant que dramaturge auprès de plusieurs

compagnies et s'attelle à des projets personnels d'écriture textuelle et sonore, notamment avec Anne Quentin (Collectif &.). Quand elle a rencontré pour la première fois Yves Degryse et Bart Baele, après un de leurs spectacles programmé au théâtre de la Cité Internationale, c'était sans arrière-pensée: « Nous avons commencé à discuter et j'ai évoqué ma rencontre avec Nadia et Pétro, qui vivaient comme seuls au monde dans un village déserté car soumis aux radiations. J'avais envie d'en faire un projet et il (Yves) m'a demandé si j'avais une équipe... et c'est parti comme cela. Bart et Yves ont cette capacité à rentrer par la petite porte dans les grandes histoires ou à voir les grandes choses dans de petites histoires, sans être intrusifs. Le premier tournage a commencé en 2011.»³

Pour mémoire, cela fait déjà une trentaine d'années (26 avril 1986) que le plus grave accident nucléaire (avec Fukushima) a eu lieu, dans cette ville du nord de Kiev, en Ukraine. Dans les mois qui ont suivi la catastrophe, trois cent cinquante mille personnes ont été déplacées, des dizaines de villages rasés et des zones d'exclusion délimitées (voir Pierre Le Hir, « Retour à Tchernobyl », *Le Monde* du 25-04-16). Après plusieurs voyages dans cette région, Cathy Blisson a pu pénétrer dans la zone interdite grâce à un ami photographe et a découvert les nonagénaires: deux vieux magnifiques aux gueules burinées. Solaires, malgré leurs bouches édentées et leurs silhouettes amaigries et bancales. Nadia, dite Baba ou La Vieille – par celui qu'elle nomme le Vieux –, avance en boitant, miraculeusement.

Ce projet s'est donc naturellement construit autour d'eux et de leur rythme lent. Par nécessité et respect pour ces deux personnes, qui sont aussi les personnages principaux du récit, avec leurs animaux: « Partir à la rencontre de Pétro et Nadia, âgés respectivement de quatre-vingt-six et quatre-vingt-cinq ans à l'époque, nécessitait un travail sur le long terme. C'était clair que nous devions rentrer dans le rythme de leur vie et suivre les saisons »⁴, explique Yves Degryse. Filmés au fil du temps, quatre ans durant, le couple se révèle progressivement aux interviewers. Baba et son Vieux se confessent très simplement à la caméra. Philosophes en détresse, survivants de guerre lasse, ils n'ont jamais voulu quitter cet endroit malgré la radioactivité... Pour aller où? C'est le plus bel endroit du monde. C'est là qu'ils sont nés et qu'ils ont grandi. Ils se connaissent